

Une minute après, Léa pénétrait dans la chambre de son amie avec un empressement bruyant.

Nous disons « son amie » car Paule avait presque grandi avec Léa. Jusqu'au jour où Jean Dangles, ayant perdu sa femme, plaça sa fille dans un pensionnat. Les deux enfants partagèrent les mêmes leçons et les mêmes jeux. Elles s'aimaient beaucoup, avec l'ardeur naïve des êtres jeunes ; cependant, dès qu'elle put réfléchir et comprendre, Léa sentit germer, au fond de son âme, un peu d'envie contre Paule.

Elle savait que les Abîmes appartiendraient un jour à celle-ci.

Elle entendait les valets appeler le frère de Paule—monsieur le vicomte—et très-rapidement, elle se rendit compte de la position inférieure de Jean Dangles.

Sans doute, il se trouvait au-dessus du laquais ; mais enfin il touchait des gages. Léa, tolérée dans la maison, ne faisait point partie de la famille. Un jour viendrait même où l'intimée qui la rendait heureuse et fière, cesserait probablement, et où Paule de Montgrand ne tutoierait plus la petite Dangles.

Ces idées qui gonflèrent trop vite le cœur de Léa, lui laissèrent quelque chose d'amer dans l'esprit. L'envie se mêla vite à son affection, et parvint à la dénaturer. Quand elle quitta le château des Abîmes, elle eut souhaité entrer dans le même pensionnat que Paule, mais tandis que Mlle. de Montgrand était conduite au Sacré-Cœur, Jean Dangles confiait sa fille aux soins de Mme. Cardinet qui passait, à Paris, pour former d'une façon admirable, les élèves qu'on lui confiait, à la double vie du monde et de la famille.

Le but de Mme. Cardinet n'était cependant pas aussi restreint.

Dotée d'autant d'habileté que de patience, elle divisait ses élèves par catégories, suivant leur position sociale, leurs aptitudes, nous ajouterons même, leur beauté ; car Mme. Cardinet restait convaincue qu'une belle personne trouve souvent le moyen de se créer un avenir inespéré. Quinze jours après qu'une enfant était entrée dans le pensionnat modèle, elle se trouvait classée.

Il existait trois divisions dans la maison Cardinet.

Nous ne parlons pas, en ce moment, de celles des classes, mais d'une division pour ainsi dire morale, et à laquelle se rattachait la direction des études.

Mme. Cardinet comptait d'abord la division des sujets destinés à occuper, par leur fortune, une situation enviable ; celles des filles mal dotées qui, sans doute, épouseraient des employés ou de petits bourgeois ; enfin, celle des

sujets brillants, promettant de faire le plus grand honneur au pensionnat et de brigner des succès dans le monde des arts et des lettres.

Dès l'apparition de Léa dans le salon de Mme. Cardinet, celle-ci devina le parti qu'elle tirerait un jour de cette jeune fille.

C'était alors une enfant de douze ans, grandie à l'air salubre des bois, fortifiée par l'exercice, bien développée pour son âge, et dont les traits et la taille promettaient une rare beauté.

La directrice du pensionnat préférait les jolies élèves aux enfants laides et mal tournées.

Jean Dangles ne marchandait sur rien ; il demanda les professeurs en vogue, et s'il appuya sur la nécessité de faire, de sa fille, une maîtresse de maison capable, il ne put s'empêcher de sourire quand Mme. Cardinet lui parla des succès que l'avenir réservait à sa fille.

Léa regrettait sans doute les ombrages des Abîmes, la vie libre, les exercices bruyants ; elle regrettait, pardessus toute chose, le petit poney noir sur le dos duquel elles faisaient des courses folles, tandis que Paule poussait des cris d'épouvante. Mais au pensionnat, Léa vêtue avec un goût charmant, Léa libre d'apprendre tous les arts, encouragée par chacun, et possédant déjà le sentiment de sa beauté précieuse, n'allait point tarder à devenir une personne d'importance. Elle troquait une situation mal définie au château pour une position franche. Jean Dangles paraissait prêt à vider sa bourse pour le bonheur de sa fille, et celle-ci en conclut, comme le fit son frère, que l'intendant se trouvait à la tête d'une énorme fortune.

Avec une certitude et une logique presque effrayantes dans une enfant de douze ans, Léa choisit tout de suite les branches de l'instruction dans lesquelles la supériorité pouvait lui assurer des avantages d'orgueil. Elle se réserva de n'apprendre des autres que ce qui lui était absolument nécessaire.

A douze ans, sentant déjà une flamme bouillonner en elle, Léa se répétait bien qu'elle serait artiste, mais il lui était impossible de savoir qu'elle branche de l'art elle préférerait et laquelle lui assurerait des triomphes certains.

Dans le doute, elle essaya de tout, non point successivement, mais à la fois. La langue française et la littérature qui permettaient de briller et de produire, devinrent l'objet de ses études assidues. Elle commença le piano, la musique vocale, le dessin et le modelage.

Au bout d'une année, Léa chantait, d'une voix déjà jolie, des morceaux classiques, esquissait proprement un paysage d'après nature, jouait une sonate avec goût, et maniait la glaise sans gaucherie.

Certainement, le calcul, la géographie et l'histoire, les travaux manuels et la religion